

ÉVOLUTION DES SITUATIONS AGROPASTORALES DANS LE SAHEL TCHADIEN

Parler d'un Sahel alors que plusieurs auteurs contestent de plus en plus la notion de climat sahélien devient encore plus délicat en 1985 quand on sait à quel point les hauteurs de pluies ont diminué lors des dernières sécheresses. Le Sahel tchadien n'a pas échappé à ces bouleversements puisque sa limite méridionale s'est décalée de plus de 350 km vers l'équateur au cours de l'hivernage 1984. C'est pourquoi, pour ce commentaire, nous adopterons le principe d'un domaine sahélien relativement fixe, limité par les isohyètes 550 et 250 mm établies d'après les normales de précipitations calculées pour l'année 1970. Ces limites correspondaient, à cette époque, assez précisément aux parallèles 12°30 et 15° de latitude nord, bien qu'il existât une courbure sud infléchissant les tracés vers le centre du pays au niveau d'Ati. Dans ce cadre, s'appuyant à l'ouest sur le lac Tchad, et barré en direction du Soudan par les monts du Ouaddaï, nous présenterons tout d'abord les hommes et les grandes lignes de leur histoire connue. La seconde partie s'attachera à décrire les situations agropastorales développées par les pasteurs et les éleveurs-agriculteurs avant 1970. Enfin, dans un troisième paragraphe, nous tenterons d'apprécier l'ampleur des crises sèches 1969-1974 et 1979-1984 et surtout l'impact des bouleversements qu'elles ont provoqués dans le monde pastoral.

Le cadre socio-historique

En 1980 la population du Sahel tchadien atteignait environ 1 800 000 habitants qui se répartissaient dans les divisions administratives suivantes :

Préfectures	Nombre d'habitants en milliers	Préfectures	Nombre d'habitants en milliers
Lac	237	Nord Chari-B	197
Kanem	269	Biltine	224
Batha	423	Ouaddaï	486

Source FAO 1983

L'histoire de cette partie du bassin tchadien est dominée par les rivalités des royaumes sahéliens du Kanem-Bornou, du Barguirmi et du Ouaddaï qui ont cherché durant plusieurs siècles à asseoir leurs hégémonies respectives. Mais, dès le Moyen-Âge, ces sultanats issus des populations sédentaires autochtones durent compter, ou composer, avec les Arabes nomades qui envahissaient ces contrées. Ces derniers s'allièrent souvent à eux sans chercher à renverser ces États. Sur le versant saharien, les pasteurs nomades Toubous durent subir l'influence de ces royaumes mais ils surent s'en écarter la plupart du temps.

Les empires sédentaires et les communautés villageoises (cf. figure n° 1)

• Le Kanem-Bornou

Cette appellation ne désigne pas un État mais plutôt une succession de royaumes qui ont gravité autour du lac Tchad jusqu'au XX^e siècle. La compétition fut vive pour cette région profitant des richesses des oasis du Kawar et placée à l'extrémité d'une des plus grandes voies du commerce trans-saharien. Plusieurs dynasties, d'origines fort diverses, essayèrent d'accaparer ce pôle économique. Énumérons les rapidement. Au IX^e siècle, la première paraît avoir été la royauté Zaghawa installée à Manam dans l'Eguéï. Elle fut remplacée par un roi musulman qui porta le Kanem à son apogée et fonda au XIII^e siècle une nouvelle capitale à Djimi près de l'actuelle Mao. Cent ans plus tard, les Bilalas conquièrent cette résidence dont les souverains fuient au Bornou et s'installent à Birni Gazeru, puis à Kukawa. De ces nouvelles capitales ils lanceront des expéditions qui finiront par chasser les Bilalas. Au XIX^e siècle, cette mouvance est exsangue car les Touareg lui ont enlevé les oasis du Kawar et disputent aux Toubous la grande artère caravanière reliant la Tripolitaine que les uns et les autres pillent sans arrêt. Parallèlement, les Beys du Fezzân et le sultan du Ouaddaï ont également des vues sur ces régions occidentales.

De nos jours, plusieurs notables régionaux portent le titre de sultan, tels ceux de Dagana, Massakory ou Méchiméré. Il s'agit, en fait, des descendants, plus ou moins directs d'anciens feudataires du Bornou. Seul, l'Alifa* de Mao peut prétendre à une ascendance plus prestigieuse.

Les productions régionales du Kanem demeurent encore fort diversifiées car les populations Kanembou, Kanouri et Kouri tirent admirablement parti des ouaddis** situés entre le lac et Mao où elles entretiennent toute l'année des jardins et des palmeraies tandis que les flancs des dunes accueillent les cultures sèches. Vers le bas-Chari, ces ethnies sont remplacées par plusieurs communautés villageoises qui excellent dans la production d'objets artisanaux. L'essentiel de leurs implantations se trouve entre Dibinintchi et le plateau de Bir Lourï. Dans ces zones à forte densité paysanne, les familles élèvent de petits troupeaux de zébus, activité plus traditionnelle qu'il n'y paraît puisque les temps passés ont dû permettre le développement de systèmes sylvo-pastoraux dont on retrouve encore quelques reliques au fond des grandes ouaddis comme à Tarey.

Les Bilalas installés autour du lac Fitri avaient une organisation agraire moins complexe mais sachant faire rendre aux terrains argilo-sableux du delta du Batha toutes leurs possibilités.

* Alifa : déformation de calife.

** Ouaddi : cuvette interdunaire fermée ; le cours d'eau s'écrit Ouadi.

● L'empire du Ouaddaï

Cet empire qui occupait la bordure orientale du bassin tchadien atteignit son apogée vers 1785 après avoir rompu les liens de vassalité qui l'unissaient au royaume voisin du Darfur et transporté sa capitale de Ouara à Abéché. Au XVIII^e siècle, il s'étendait assez pour contrecarrer les visées du Bornou sur le Kanem et installer un de ses dignitaires à Moussoro. En même temps, il détruisait la puissance du royaume du Baguirmi en rasant sa capitale, Masséna.

Les dynasties régnantes du Ouaddaï provenaient de l'ethnie Maba qui sut constituer une féodalité très structurée, s'appuyant sur les aguids** redoutés par les populations qui dépendaient de leur ressort administratif. De l'ouadi Haddad à la latitude d'Arada jusqu'au Bahr Azoum ces notables savaient drainer la majeure partie des ressources de l'empire en razziant annuellement les sédentaires installés dans les plaines s'étalant entre le massif du Guéra et les monts orientaux : Kadjaské et Dadjo de la région de Goz Béida ; Bandala d'Am-Dam ; Mimi de Biltine ; Kouka du Batha ; Moubi de la région de Mangalmé, etc. En revanche, jamais ce sultanat ne put avoir la moindre emprise sur les cultivateurs Hadjérai retranchés dans les vallées du massif central ou les sédentaires accrochés aux contreforts du piémont du Darfur. Là, chaque vallée abritait de minuscules royautes appelées Dar. Les plus importantes sont celles du Dar Zaghawa près d'Iriba ; du Dar Guimir au sud de Guéréda, localité qui sert de capitale au Dar Tama ; Dar Massalit et Dar Assongori près d'Adrè ou Dar Mararit des monts du Marathoné, pour ne citer que les plus importants. Ces ethnies fermaient leurs vallées par des remparts de pierre infranchissables pour la cavalerie ouaddaïenne.

Toutes ces populations ont aménagé depuis des siècles les vallées des fleuves orientaux. Les hautes terrasses sont réservées au mil et au sorgho d'hivernage tandis que les berges inférieures supportent des jardins irrigués par des puits à balancier permettant toute l'année la production de fruits et de légumes. Presque partout les parcs entretenus d'*Acacia albida* facilitent l'élevage de petits troupeaux de chèvres et de moutons. Dans ce Sahel oriental, les terroirs céréaliers massifs encerclant des villages circulaires s'opposaient aux terroirs des fonds de vallées dépendant des villages perchés. De nos jours, l'influence du Soudan se fait sentir sur presque tous les marchés, qui sont fréquentés par les commerçants d'El Fascher, de Généïna ou de Nyala.

Les éleveurs sahéliens (cf. figure n° 2)

Ils se partagent aisément en deux ensembles bien distincts. Celui des Toubous, autochtones décrits par Hérodote au IV^e siècle avant J.-C. à travers les Garamantes et celui des Arabes dont les tribus s'installèrent au Tchad entre le VIII^e et le XX^e siècle. Tous, suivant les phases plus ou moins expansionnistes des royaumes sahéliens, durent composer avec ces États. Comme souvent, y compris à l'époque coloniale, ils firent en sorte d'alléger au maximum la mainmise de ces pouvoirs en jouant à l'envi de leur mobilité pastorale.

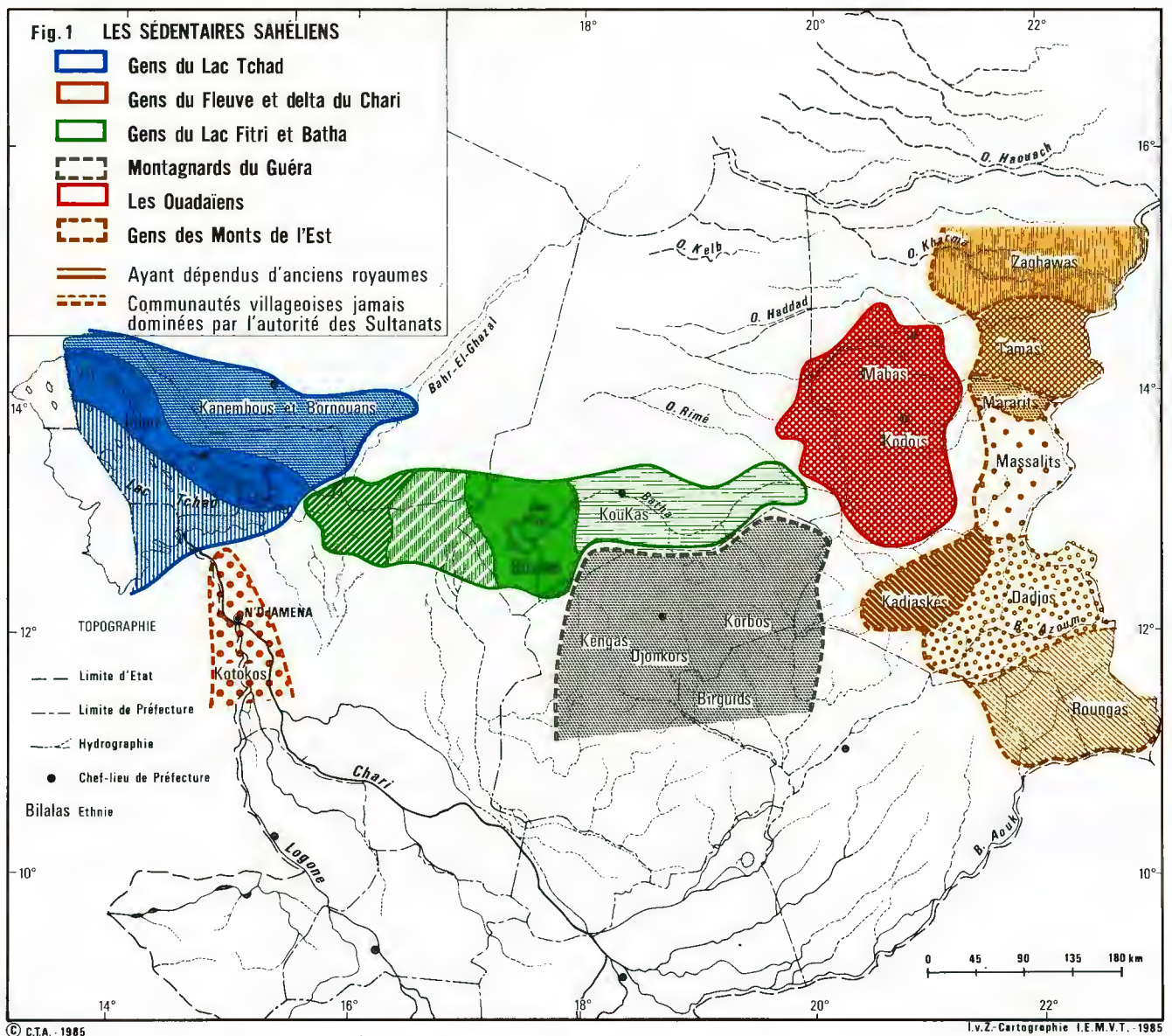
● L'ensemble Toubou

Il déborde largement du Tchad et ses campements atteignent le Nigeria, le Niger oriental et le sud lybien. Au Sahel ne résident que les Krédas et les Dazas. Ceux-ci exploitent les pâturages des ergs occidentaux tandis que ceux-là limitent leurs parcours aux abords du Bahr-el-Ghazal qu'ils appellent Fodi ou Soro.

Les Dazas, comme les autres Toubous, sont originaires du Tibesti et de ses marges. Au cours de leur histoire, leur implantation a oscillé entre les bas-pays du Borkou et les rives du lac.

Depuis un demi-siècle, ils occupent les ergs du Chitati et du Liloa, ou du Manga pour les plus chameliers d'entre eux. Dispersés entre les villes de Rig-Rig, Nokou, Mao et Zigueï, ils forment trois tribus assez hétérogènes rassemblant environ 60 000 personnes. La plus importante est celle des Dogordas suivie par celle des Gadouas et des Kédéléas.

Les Krédas et les Kécherdas se divisent en treize tribus que l'on appelle des cantons. Le nord du Bahr-el-Ghazal est surtout occupé par les Kécherdas, Sanakorras, Sakerdas et Médémas tandis que le sud de cet ancien émissaire du lac et les plateaux environnants accueillent les dix tribus Krédas. Les deux plus importantes sont celles des Yrias et des Yordas fortes d'environ 10 000 individus tandis que les autres ne dépassent guère 5 000 personnes. Il s'agit là de groupes installés récemment à ces latitudes, desquelles ils ont expulsé les éleveurs arabes du Chari Baguirmi à la fin du XIX^e siècle. À l'heure actuelle, ils font peser encore une pression sur les éleveurs du Baguirmi dans les régions de Cheddra et N'Goura.



• Les Arabes

La quasi-totalité des Arabes du Sahel tchadien descend de l'ancienne tribu Judam qui, après son séjour en Haute-Egypte, s'est divisée en deux groupes : celui d'Al Adjam et celui d'Hasan. Le premier rassemble la plupart des tribus éparpillées du Ouaddaï au Lac. D'ouest en est, citons les plus importantes : celle des Assalés qui ne quittent guère le delta du Chari ; celle des Salamats du nord du Chari-Baguirmi ; les Arabes de l'Ouadi Rimé (Ouled Rachid, Ouled Himet, Djaatné) ; les Myssiriés et les Ouled Zioud de l'est d'Ati et d'Oum Hadjer ; enfin, les Arabes Choukabar, Awazmé et Mahamid de l'est qui nomadisent près de Biltine et d'Arada. Du second, le groupe Hasan, plus réduit au départ et constitué plus tardivement, ne subsistent que quelques tribus qui s'en réclament : Hassaouna d'entre Nokou et Ziguéï, Am Khayar et Mahaboub à proximité de Nokou ; Dagana et Alawane des environs de Massakory.

Les deux lignées majeures n'englobent pas les populations Beni Halba, Khozzam et Oulad Sulayman. Les premiers se rattachent directement aux Khorachites et aux sept tribus reconnues par Mahomet, et peuplent les dernières dunes situées entre Massakory et Karkour au Batha. Les Oulad Sulayman, quant à eux, ont une histoire à part. Ils sont les seuls à être arrivés par l'ouest au XIX^e siècle car ils provenaient du Fezzân après avoir traversé le Borkou. Dix siècles pleins de péripéties avaient transformé ces alliés de Mahomet en de redoutables guerriers qui avaient ravagé sur leur passage l'Irak, la Syrie, La Mecque, l'Egypte et la Cyrénaïque. Instruit de ce passé, le sultan du Bornou leur demande en 1846 de protéger le Kanem loigné par le Ouaddaï.

• Les Peuls et les Tédas

En fait il s'agit de Dazas. Les goranes* du Kanem les nomment Tédas parce que, les rencontrant peu, ils les confondent avec les gens du Tibesti. Avant 1970 ces éleveurs de chameaux du nord et les bouviers des régions méridionales ne se regroupaient qu'exceptionnellement à proximité des puits salés de l'Eguéï. Depuis le XIX^e siècle, ces Dazas se cantonnaient surtout dans les plaines du Borkou situées au sud : le Djourab et le Bodelé. Ces deux régions, correspondant à d'anciens fonds de lacs asséchés, possédaient une végétation abondante et de nombreux puits natronés peu profonds.

Quatre groupes principaux visitaient épisodiquement les franges septentrionales du nord Sahel : les Arnas, les Kokordas, les Anakazzas et les Donzas. Après s'être regroupés dès 1969 entre Koro-Toro et le haut Bahr-el-Ghazal, ils ne pénétrèrent vraiment dans le Sahel qu'au cours de l'hivernage 1973. Les campements des Anakazza s'installèrent dans la région d'Agremia aux confins nord-ouest du Batha tandis que les autres chameliers préférèrent les marges des ergs entre Mao, Ziguéï et Koal. Il semble que ce soit essentiellement la disparition progressive des pâturages de « had » — *Cornulaca monacantha* — qui ait provoqué ces déplacements.

* Nom général que les autres populations donnent aux Toubous (Dazas et Tédas).

** Aguid : dignitaire ouaddaïen.

Sur les marges sahélo-sahariennes, les migrations estivales des éleveurs chameliers appartenant au groupe des Tédas du Borkou, les conduisent à utiliser les puits septentrionaux du Soro ou de l'Ouadi Haddad.



Les insulaires des rives et des îles du lac (ex. les Budumas)

Vers les rives sud et orientales, ces bovins sont élevés par des populations Kouri et Bornouannes qui pratiquent en même temps la culture sèche du petit mil sur les cordons dunaires qui plongent vers le lac. Parallèlement, ils entretiennent des jardins dans les cuvettes, que le lac ennoie tous les ans, en réglant l'irrigation par un système de polders qui fonctionne depuis le XIII^e siècle. Plus au nord, dans la direction du Niger, les pasteurs Budumas s'occupent exclusivement de leurs troupeaux de bœufs. Leur nomadisme est entièrement réglé par la montée des eaux qui les refoule vers les hautes terres des rives, de novembre à janvier. Au fur et à mesure que les eaux baissent, ils regagnent leurs îles centrales où les animaux broutent les pâturages de décrue et les sortes de bourgoutières qui s'accumulent dans les chenaux qui s'assèchent progressivement entre les îles.

Les Budumas sont donc de petits nomades dont les déplacements ont peu d'ampleur mais qui restent réguliers d'une année à l'autre. Le domaine amphibie où ils évoluent leur procure tous les pâturages qu'ils désirent. Il constitue un biotope azonal pour ces latitudes.

Les Dazas des ergs du Manga, du Chitati et du Liloa

Ils passaient, jusqu'en 1970, pour des éleveurs aisés possédant d'importants troupeaux de zébus joints à de nombreux dromadaires et de petits ruminants. Les groupes les plus chaméliers se tiennent plutôt dans le Manga et vers la bordure de l'Eguéï, tandis que les vachers préfèrent le Liloa et le Chitati. Tous cultivent des champs de mil. Beaucoup ont également des jardins et de petites palmeraies dans les cuvettes interdunaires qui ne sont pas salées et où l'eau abonde à quelques mètres de la surface.

Avant les pluies, en mai ou juin, les couples sans enfant et les adolescents emmènent les troupeaux loin des lieux de culture. Quand les premières averses tombent, on démonte les grandes tentes et les familles vont vivre dans les villages perchés sur les dunes dominant les champs situés en bas des versants et entourés d'épineux. Pour faciliter le passage à l'alimentation en vert, on emmène les animaux en cure salée vers le grand puits natroné de Leschour au nord de Nokou. Si celui-ci n'est pas à plus d'une cinquantaine de kilomètres des lieux de stationnement de saison sèche, les zébus feront une seconde cure salée à la fin de l'hivernage.

Durant cette période, les familles restent séparées des troupeaux qui, sous la garde des bergers, se déplacent au gré des pâtis et s'abreuvent dans les mares de surface qui parsèment le fond des dépressions. Seules quelques vaches laitières restent auprès des villages pour assurer l'alimentation lactée des personnes. Quand les pluies cessent et que la récolte débute, les animaux reviennent près des villages. On ressort les tentes et on se dirige vers les meilleurs pâturages, les mieux venus, reconus et ménagés. Les campements s'associent pour creuser des puisards dans les ouaddis qui procurent de l'eau douce. Quand les parcours s'épuisent, les éleveurs changent d'ouaddi, ce qui ne se produit que deux ou trois fois dans l'année. Jamais les déplacements de saison sèche n'excèdent une trentaine de kilomètres, et quand arrivent les tornades de l'hivernage suivant, les tentes ont retrouvé, à peu de chose près, les lieux de culture.

Le calendrier annuel est commun aux Arabes et aux Dazas du nord Kanem. Toutefois, les fractions chamelières nomadisent plus tôt. Dès le renversement des vents, vers le mois d'avril, elles gagnent les grandes cuvettes du Manga qui abritent d'importants fourrés de *Commiphora africana*. Ces arbres se couvrent de feuilles avant les pluies et constituent un pâturage excellent. Par ces mouvements, les dromadaires peuvent fuir les myriades d'insectes qu'amènent inmanquablement les pluies et dont ils redoutent les piqûres. Au cœur de l'été, si les repousses de « had » suffisent, ils ne font qu'une petite cure salée vers l'Eguéï.

Les Krédas et les Kécherdas du Bahr-el-Ghazal

Leur domaine se limite aux étendues des soulis qui encadrent la vallée du Barh-el-Ghazal depuis le Harr jusqu'à Salal. La vallée du Fodi forme un couloir argileux qui retient de merveilleuses mares lors de l'hivernage alors que les soulis, trop sableux, ne conservent aucune eau de surface. Nous ferons vivre ces pays en décrivant les mouvements des pasteurs Yrias dont les nombreux campements se déplacent aussi bien à l'ouest qu'à l'est du Bahr où les puits sont relativement peu profonds.

Jusqu'en 1970, beaucoup de Krédas, au nord du 14^e parallèle, ne pratiquaient aucune forme d'agriculture. Tout au plus ensemençaient-ils à la hâte des impluviums naturels qu'ils ne défendaient pas ni ne gardaient. Ce n'est qu'au niveau de Moussoro que les champs commençaient à fournir des rendements convenables.

Aujourd'hui, les lieux de stationnement de fin d'hivernage regroupent les parcelles cultivées qui sont devenues, un peu, les centres de gravité des terrains de parcours. Leur exploitation nomade débute en mars et avril quand les habitants des tentes s'associent pour confier les troupeaux à quelques bergers qui les mènent vers les plaines argileuses du Chari-Baguirmi où les premières averses qui tombent plus tôt forment des mares et déclenchent la pousse des graminées. Tant que le front de pluie ne s'est pas suffisamment installé sur le Bahr-el-Ghazal, on reste sur ces positions méridionales. Durant ce temps, les campements ont rangé les tentes de saison sèche et attendent le retour des animaux. C'est la période difficile où le lait manque et durant laquelle il y a peu d'occupations pour tromper l'attente des orages importants.

Dès que les pâturages du Soro ont été suffisamment arrosés, les troupeaux remontent le plus vite possible pour occuper les meilleurs endroits. Les familles, quand elles participent à cette remontée, sont prises au passage. On choisit une éminence sableuse pour camper durant deux mois, située non loin du Bahr et à proximité de terres salées. Ce séjour estival prend fin quand les mares tarissent. On regagne les plateaux sableux et on se regroupe autour des puits qu'il faut réaménager. C'est la fin de la période faste au cours de laquelle il n'est pas nécessaire d'abreuver quotidiennement les animaux, où le lait abonde, l'époque, enfin, des mariages et des grands rassemblements.

Vers décembre, les campements ont retrouvé leurs pâturages habituels de saison sèche dont l'épuisement provoquera le déclenchement de la longue migration vers le sud, le cycle annuel se perpétuant.

Les Arabes de l'Ouadi Rimé

Nous prendrons comme exemple les mouvements qu'effectuent les Arabes Djaatné de l'ouest de la préfecture du Batha. Leur nomadisme diffère totalement de celui des éleveurs du Kanem. Tout d'abord, ils ne résident presque pas là où ils sont recensés car ils stationnent de longs mois au sud et, après un rapide passage à Djedaa, ils gagnent les ouadis du nord pour y passer l'hivernage. Ces déplacements sont dus à la grande profondeur de la nappe phréatique qui s'enfonce vers l'est où elle peut atteindre 60 m.

À partir de janvier, toutes les eaux de surface du district de l'Ouadi Rimé se sont évaporées à l'exception de la mare de Rhout qui tient jusqu'en février. C'est pourquoi les Djaatné, comme les autres Arabes, emmènent leurs troupeaux vers le sud dans les régions des pays Kouka et Bilala où chaque campement noue des contacts avec les villages qu'il retrouve tous les ans. En général, on échange les sous-produits du troupeau contre des grains et des condiments. En dépit de ces avantages, et bien que l'eau pour abreuver les animaux se trouve à faible profondeur, c'est une époque difficile. Dès le mois de mars, les vaches laitières donnent moins de lait, le troupeau maigrit et les insectes harcèlent les bovins. Alors, les fractions éclatent en petits campements familiaux qui partent à la recherche de points d'eau moins contraignants tandis que l'on commente sans fin le passage des nuages.

Dès juin, les premières tornades tombent vers la préfecture et le fleuve qui la traverse doit être franchi avant la crue qui arrive vers le 25 juillet. Avant les hautes eaux, il n'est guéable que quelques jours. La vallée passée, il faut que les Djaatné poursuivent leur remontée vers le nord car les étendues argileuses de l'Ouadi Rimé se transforment, après quelques averses, en de véritables marécages. Au-delà, après un court repos, on monte vers les ergs à cordons parallèles de l'Ouadi Haddad, puis de l'Ouadi Kleb. Dans ces mouvements estivaux, les bouviers ont été précédés par les chameliers d'environ quinze jours. Auparavant, il n'était pas exceptionnel que ces derniers atteignent l'Ouadi Kharma et pénètrent au Borkou. Arrivées sur les étendues sableuses, toutes les fractions convergent vers les mares qui retiennent l'eau des premières pluies, comme celles de Ifétat, Ado Bahr ou Rat-al-Salamat. Les mois d'été qui s'annoncent seront une suite de moments délicieux consacrés aux réjouissances sociales et à la fréquentation des marchés.

Entre les deux extrémités de leur aire de nomadisation, les pasteurs arabes suivent des voies de plusieurs kilomètres de large, fixées par la tradition, qu'ils nomment mukhal. Elles remontent aux temps où l'insécurité régnante obligeait à se déplacer groupés. Chaque tribu possède son mukhal qu'elle défend à l'occasion.

Lors des mouvements de la remontée, des éleveurs de moutons fellata se mêlent aux groupements pour profiter aussi des pâturages sahariens. Non seulement les Arabes ne les apprécient pas, et jasant en permanence sur ces « étrangers », mais, de plus, ils se méfient particulièrement de leurs flèches empoisonnées.

Les Arabes d'Oum-Hadjer (ex. les Myssiriés)

Les Arabes Myssiriés représentent le type pastoral le plus mobile du Sahel tchadien. Ils constituent une des plus importantes tribus du pays et leurs troupeaux de vaches blanches se reconnaissent facilement. De décembre à août, ils désertent leurs terrains de parcours situés au nord de l'Ouadi Enné pour s'enfoncer dans le courant de la saison sèche très loin dans les régions soudaniennes du Bahr Azoum à proximité d'Am Timam ou de Mangalmé. L'ensemble de cette aire pastorale peut se subdiviser en trois bandes latitudinales fort diverses mais complémentaires. Au sud du Batha, parmi les vastes terroirs sédentaires, les Myssiriés recherchent les puits les moins profonds.

Dans cette quête, devant contourner le Guéra, ils sont obligés, par rapport aux autres groupes arabes, d'étirer leurs itinéraires au maximum. La seconde portion s'étale entre le fleuve Batha et l'Ouadi Enné, où les pâturages et leurs terrains de culture alternent assez régulièrement, ce qui interdit le stationnement prolongé du cheptel. Les familles n'y restent que fort peu, juste le temps de changer de tentes et de laisser des personnes âgées garder les champs de mil. Celles-ci ne pourraient pas y rester en saison sèche car tous les puits dépassent 60 m de profondeur. Enfin, la dernière section comporte surtout des pâturages subdésertiques qui ne sont accessibles que durant la saison des pluies. À ce niveau les mares tarissent dès la fin du mois d'octobre et les groupes de tentes glissent vers les talwegs où l'on creuse des puisards, peu profonds, qui permettent de tenir encore un mois. À partir de novembre, la descente sud commence et fin décembre il n'y a plus de troupeau au nord du 13^e parallèle. Les récoltes sont mises dans les greniers par des gens laissés sur place et qui ne rattrapent leurs parents qu'à la latitude d'Am Dam.

Les mukhals Myssiriés sont les plus longs puisqu'ils s'incurvent à l'Ouadi Kharma jusqu'au lac Iro selon un immense éventail dont la branche orientale dépasse 879 km, soit un peu plus du double des pistes de nomadisation côtoyant les piémonts occidentaux du Guéra. En revanche, il est à signaler que dans les mêmes conditions vivent les Ouled Zioud, ou des Arabes Oumar, qui sont plus agriculteurs qu'éleveurs et dont les petits troupeaux ne quittent pas la vallée du Batha.

La région du Mortcha (ex. les Mahamids)

Elle s'étend entre la cuvette du Borkou, l'extrémité nord des monts orientaux, la pointe de l'Ennedi et le massif du Kapka. Les ergs qui la limitent à l'ouest sont ceux que fréquentent les groupes arabes décrits ci-dessus. Les Mahamids qui exploitent cette partie du Sahel sont surtout des éleveurs chameliers qui ne s'écartent guère de l'aire sud-ouest du Mortcha car le nord-est d'Oum-Chalouba est absolument désertique. Tous les mouvements pastoraux se concentrent vers l'ouest d'Arada et d'Oum Chalouba où de nombreuses mares cristallisent des centres de vie saisonniers mais très intenses.

L'amplitude de la descente des troupeaux camelins des Mahamids dépend de la longueur de la saison sèche. En année favorable, la plupart des fractions s'arrêtent à Arada ou à l'Ouadi Enné à la hauteur de Biltine. Quand les mois secs se prolongent, ils dépassent Abou Goudam, au sud d'Abéché mais il est exceptionnel qu'ils touchent les rives du Batha oriental où ils ne tiennent pas à rencontrer les Myssiriés.

Avant les tornades de mai, qui dans cette région du Sahel arrivent de l'est, ils remontent vers leurs parours pour gagner d'une seule traite les mares septentrionales de l'Ouadi Ridébé à l'est d'Arada. Parvenus sur des terrains sableux, ils attendent que les pluies aient suffisamment arrosé les « acheb » de l'Ouadi Kharma et de l'Ouadi Haouach vers lesquels ils progressent lentement. Ils ne repartiront qu'avec l'épuisement des eaux de surface, n'allant s'abreuver aux grands puits de l'ouest qu'occasionnellement.

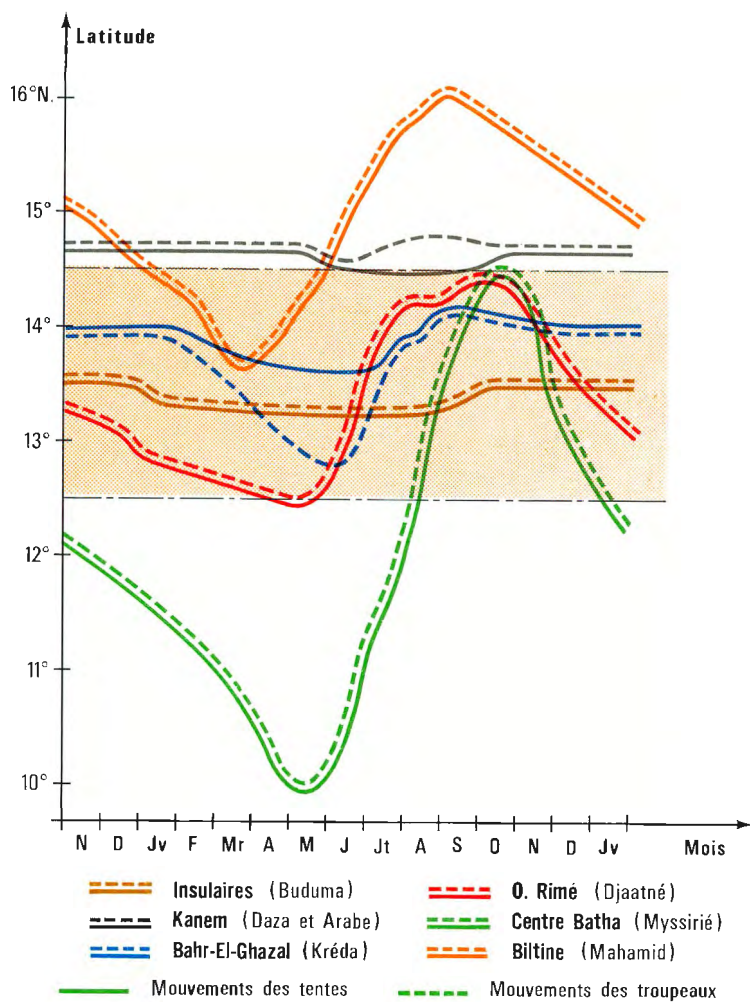


Fig. 3 - AMPLITUDES DES MOUVEMENTS PASTORAUX - (avant 1970)

Les crises climatiques sèches de 1969-1974 et de 1979-1984

Jusqu'en 1970, le Sahel tchadien fût une région d'élevage privilégiée de laquelle les éleveurs sortaient en saison sèche et chaude pour attendre les pluies. Utilisant au cours de l'année les pâturages complémentaires du nord et du sud, ils nomadisaient suivant les saisons pour exploiter tour à tour les « acheb » sahariens, les savanes herbeuses du Sahel et les savanes arborées soudaniennes. La sécheresse de 1969-1974 amputa les aires pastorales de leurs marges subdésertiques. Celle de 1979-1984 supprima toutes les ressources tant agraires que pastorales du Sahel lui-même. Devant de telles modifications des données naturelles, les populations durent réinventer des stratégies agropastorales dans des proportions inaccoutumées. Cela ne se fit pas sans tendre les rapports sociaux et transformer les intérêts pastoraux.

Les années sèches 1969-1974 et leur impact sur le couvert végétal

Les deux figures qui montrent l'évolution des précipitations décennales pour Djédaa et Ati indiquent que de 1956 à 1976 les hauteurs de pluie ont été en régression constante. Cela est général pour tout le domaine considéré. La crise sèche 1969-1974 n'est qu'une accentuation plus brutale dans l'installation de conditions climatiques plus arides. Cette tendance s'est poursuivie jusqu'en 1984 et le même à-coup désertique s'est manifesté pour 1979-1984. Nous pouvons donc admettre que pour la période 1969-1984 le Sahel appartenait au domaine saharien. Il en avait d'ailleurs une des caractéristiques essentielles : la grande irrégularité interannuelle des précipitations, aussi bien dans le temps que dans l'espace.

Les conséquences de cette aridification du climat modifia très rapidement les formations végétales, à des degrés divers cependant. Dès 1972, des étendues dénudées apparaissaient dans le Bhar-el-Ghazal, entre l'Ouadi Rimé et l'Ouadi Haddad, ou à proximité des regs du Biltine. Des reprises d'érosion éoliennes ravivaient les crêtes des ergs du Manga et du Liloa au Kanem ; des goz Kerki et Helbil au nord Batha. Ces formes d'érosion s'accompagnaient de la disparition de certains peuplements de ligneux et de graminées vivaces. Au nord d'Oum-Hadjer par exemple, les *Acacia raddiana* ont particulièrement souffert puisqu'en 1978 les parcours des environs du puits de Kabro étaient jonchés de leurs troncs morts. De même, le *Maerua crassifolia* semblait avoir très mal résisté à cet épisode sec. De tels cimetières d'arbres, couvrant des kilomètres carrés se rencontraient fréquemment jusqu'en 1980 dans le Marahoné et les franges intérieures du Manga. Paradoxalement, de grandes régions et certaines espèces — en particulier le *Balanites aegyptiaca* — avaient été épargnées, comme si l'aridité ne s'était manifestée que par secteurs discontinus.

Le plus dramatique pour les pasteurs fut la disparition des graminées vivaces sur la plupart des terrains sableux situés au niveau du 14° parallèle. Là encore des exceptions notables seraient à signaler. Mais, dans l'ensemble, plusieurs graminées, comme *Aristida spp.*, *Panicum turgidum*, ou *Cyperus jemicus* furent éliminées de la zone nord sahélienne allant du nord du Bahr-el-Ghazal à l'est de Biltine. Sans ces pâturages composés de plantes vivaces qui servent de relais entre les parcours septentrionaux et les terrains de saison sèche, les éleveurs se trouvèrent dans l'impossibilité de remonter aux latitudes qu'ils fréquentent habituellement au cours de l'été. En revanche vers le sud du pays, les fractions qui poussaient leurs troupeaux jusqu'au lac Iro allèrent après 1973 au-delà des localités de Sahr et de Moundou qui virent pour la première fois des dromadaires.

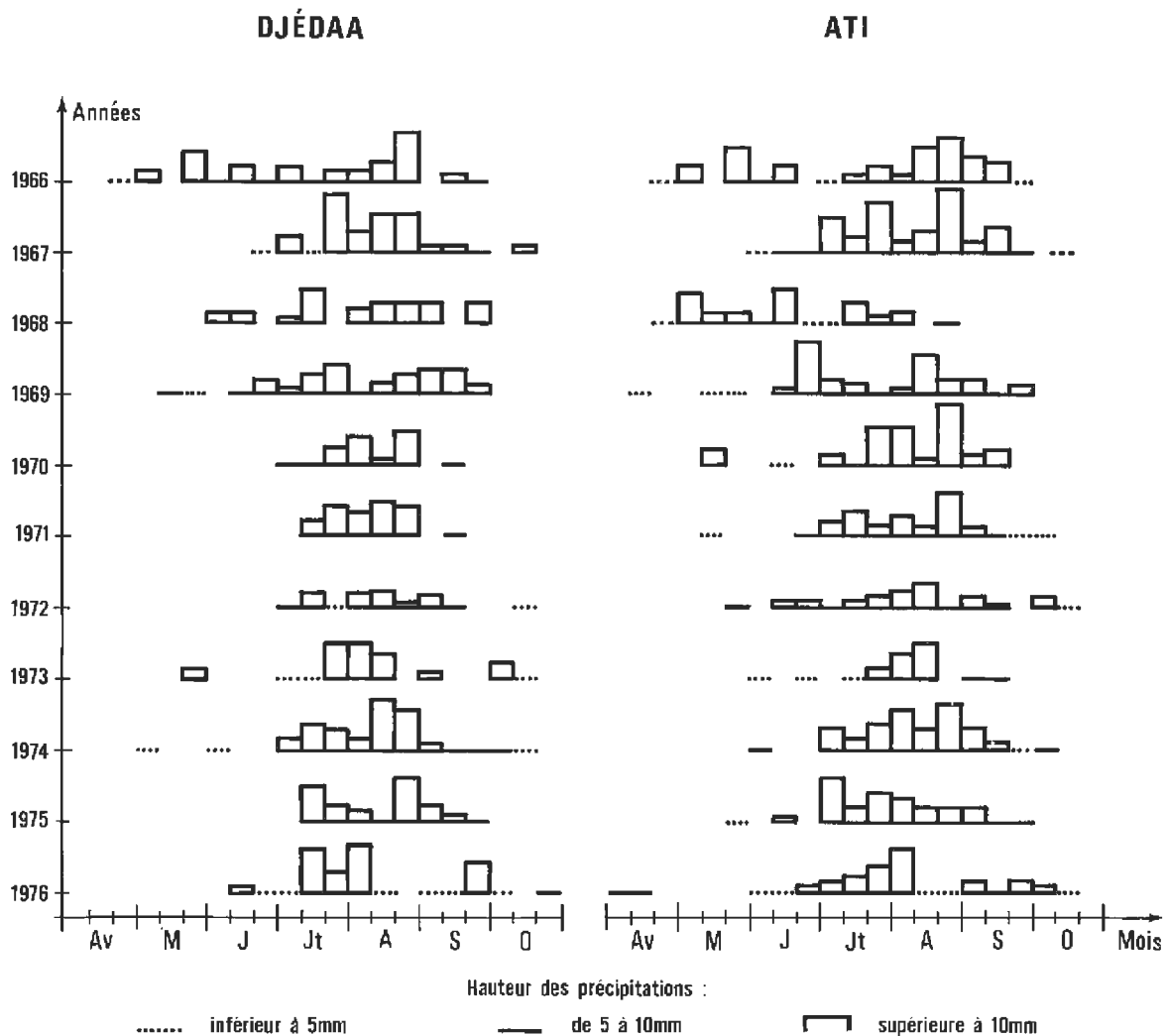


Fig. 4 - EVOLUTION DES PRÉCIPITATIONS DÉCENNAIRES À DJÉDAA ET ATI - (1966 - 1976)
J.C. CLANET, " Cahier d'Outre-Mer " (CEGET - CNRS) Bordeaux - Nov. 1982

Les bouleversements des systèmes agropastoraux (cf carte n° 2)

• La descente des aires pastorales

La carte n° 2 illustre les modifications qu'imposa aux parcours la sécheresse de 1969-1974. Elle traduit insuffisamment le fait que les insulaires ne furent guère affectés par cette période et qu'en revanche, les populations du nord Kanem furent les plus touchées. À l'inverse, elle montre mieux comment, à partir du Soro jusqu'au Soudan, les aires pastorales se sont enfoncées dans la zone soudanienne pour compenser la perte des « acheb » sahariens.

En temps ordinaire, les Budumas sont presque gênés par la crue du lac Tchad qui les maintient loin des îles qu'ils fréquentent, perchés sur des hauteurs sableuses que leurs bœufs apprécient aussi peu que les paliers secs qu'elles portent. Or, en 1973, le lac découvrait de nouveaux pâturages de décrue qui constituaient une aubaine inattendue. Soixante kilomètres au nord, la situation des éleveurs Dazas, ou Arabes, était plus dramatique. Ils attendirent autant qu'ils le purent les averses de juillet, partagés entre leurs intérêts pastoraux et agraires. Après deux faux départs des pluies d'hivernage, très mal réparties, et voyant qu'aucun pâturage ne repoussait, ils se décidèrent à migrer. Ce nomadisme inopiné fut catastrophique. En effet, ni les familles, ni les troupeaux ne maîtrisaient ce genre de déplacement qui ressembla plus à une fuite en avant vers des itinéraires inconnus aussi désolés que les lieux qu'ils quittaient. Immédiatement au sud, la densité des champs kanembous et kanouris compliquait ces tentatives. Ces régions eurent, pour ces raisons, 98 p. 100 de perte de cheptel. Les rares troupeaux qui ne furent pas décimés trouvèrent refuge sur les rives du lac où ils profitèrent des bourgoutières providentiellement découvertes.

Pour les autres éleveurs sahéliens, tant Kréda qu'Arabes, la survie passait par une mobilité accrue de leurs déplacements. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Les éleveurs-cultivateurs confinés dans la vallée du Batha, comme ceux du canton Zioud, enregistrèrent les mêmes taux de perte que les Dazas du Kanem tandis que les Krédas Yrias ou les Myssiriés ne signalaient des pertes qu'inférieures à 30 p. 100 de leur cheptel. Pour ces nomades, la période 1969-1974 marqua le début des longs déplacements en zone sédentaire et l'abandon provisoire de la remontée d'hivernage au nord de l'Ouadi Rimé.

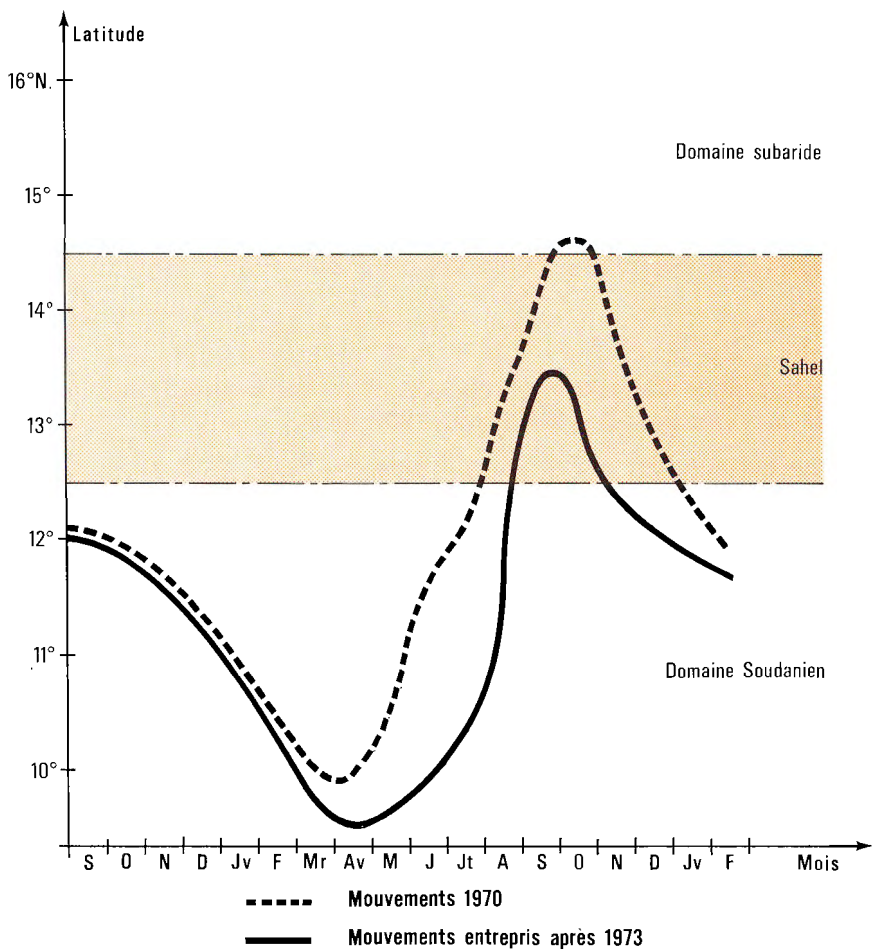


Fig. 5 - DESCENTE DE L'AIRE PASTORALE MYSSIRIÉ - (Après la sécheresse 1969 - 1973)

• Les conséquences aux niveaux social et pastoral

Nous ne retiendront ici que quatre modifications que la sécheresse fit apparaître presque immédiatement.

Après la saison des pluies 1973, les campements Dazas et Arabes n'élevaient plus toutes les espèces animales qu'ils possédaient auparavant. L'importance des pertes avait réajusté les stratégies des familles et les animaux qui avaient survécu réclamaient, pour prospérer dans un contexte sahélien différent, des parcours mieux « calés » en latitude. Le pluralisme des activités pastorales se simplifiait, étalant les fractions en fonction des catégories de bétail qu'il leur restait ou qu'elles avaient su préserver. Pour simplifier, disons que les Sahéliens ne pouvaient plus conserver que les dromadaires alors que les bouviers devaient « tenir » plus de dix mois (cf. figure n° 4) largement au sud du 13^e parallèle. Chaque campement se spécialisa dans un type d'élevage, limitant les déplacements des animaux aux mouvements nécessaires. Cette simplification des pôles d'intérêts augmenta indirectement les compétitions pour les meilleurs espaces, d'autant que ceux-ci étaient plus réduits. Ces tendances exacerbèrent les vieux antagonismes et les inimitiés latentes.

Dans le contexte d'insécurité propre au Tchad à cette époque, il est difficile de faire exactement la part des choses. Néanmoins, le tassement des aires pastorales concentrait les fractions sur les puits qui, en milieu nomade, sont les points d'achoppements habituels. À partir de 1974 les rixes s'intensifiaient, chaque tribu cherchant à se faire reconnaître des droits coutumiers plus ou moins réels sur les points d'eau les mieux placés. Au Batha, sur 27 forages fonctionnels, 22 étaient la source de contestations violentes. Ces incidents presque classiques entre Toubous et Arabes l'étaient moins, voire contre nature, quand ils éclataient entre les fractions apparentées. Dans le district d'Oum-Hadjer, les affaires traitées en justice après ce genre d'incident augmentèrent entre 1974 et 1976 dans les rapports variant de 3 à 25.

Certaines attitudes nouvelles découlèrent des tensions récentes qui opposaient les populations. De façon étonnante, alors que le cheptel avait diminué, les campements d'un même clan cherchaient à occuper, proportionnellement, plus d'espace que dans le passé. Soit ils délimitaient un territoire cerné par les habitations des familles, soit ils pratiquaient une politique de terre brûlée afin d'expulser des voisins trop proches. Les Yrias des soulis orientaux agirent ainsi dans le Guetty et les Djaatnés du Batha réussirent à pousser leurs voisins Ouled Himet qu'ils jugeaient trop proches de leur mukhal occidental.

De manière plus irréversible, les rapports entre paysans et éleveurs ont évolués vers une monétarisation des échanges. Le troc qui régissait les services réciproques fut abandonné pour des services payants. Depuis, les éleveurs marchandent âprement pour tirer le meilleur parti financier possible de la force animale qu'ils procurent aux paysans.

Les anciennes règles d'usage, fixées par la coutume ou l'habitude, ont été abolies. On assiste à de véritables locations momentanées d'animaux de bât dont les tarifs sont fréquemment revus et fixés avec minutie. En contrepartie, les sédentaires ont durci leurs positions. Par exemple, les Bilalas codifient strictement la traversée de leurs terroirs. Pour cela ils délimitent les pistes que les animaux devront suivre et désignent à l'avance les emplacements où les campements devront faire étape.

Dès 1975 le temps des migrations méridionales sans autre contrainte que celle de trouver des points d'eau avait pris fin.

La crise sèche récente 1979-1984

Pour cette période, il n'est pas possible de dresser un bilan acceptable des transformations provoquées par ce nouvel épisode aride. Tout d'abord parce que le Sahel tchadien a été quasiment vidé de ses occupants qui ont fui vers des marges plus clémentes et, ensuite, parce qu'en l'absence de recul et de renseignements, beaucoup de points restent méconnus.

Après la saison sans pluie de 1984 l'entité sahélienne adoptée au début de ce commentaire ne signifiait rien, tous les éleveurs et tous les agriculteurs ayant commencé à s'approcher du 13^e parallèle dès 1983. En effet, depuis les hivernages précédents, les volumes pluviométriques fortement déficitaires n'avaient pas permis à la végétation de ces latitudes de se reconstituer. À tel point qu'aucun troupeau de chameaux ne s'aventurait au-delà du 13^e parallèle et que les pasteurs de bovins n'avaient pas pu dépasser le parallèle de Mongo 12 °N. Au cours des deux dernières années, les familles qui avaient accompagné leurs animaux eurent un sort plus enviable que celles qui ne les avaient pas suivis, pensant qu'ils les rejoindraient lors de l'hivernage suivant. Après la saison sèche 1984-1985, ces groupes entreprirent un exode pour lequel ils portaient sans aucune ressource.

Les pasteurs qui migrèrent vers le sud le firent en empruntant l'une des quatre voies possibles. À l'ouest les Dazas et les Arabes, forts de leurs mauvais souvenirs de 1973, s'élancèrent très tôt vers le lac et le nord du Chari-Baguirmi. Ces mouvements ne sauvèrent pas les troupeaux de zébus qui s'embourbèrent dans les marécages. En revanche, les camelins subsistèrent assez bien (mars 1985). Plus à l'est, les éleveurs du Bahr-el-Ghazal et de l'Ouadi Rimé s'enfoncèrent plus loin qu'en 1973 dans la zone soudanienne en suivant, soit les mukhal occidentaux des Arabes de Djédaa, soit les vallées du fleuve Chari. En 1984 ils continuèrent à glisser vers le sud et beaucoup traversèrent les fleuves au niveau du Ba-Illi, de Massénya ou de Bouso. Dans l'est, les campements se retrouvèrent dès 1983 aux extrémités méridionales des voies de transhumance des Myssiriés à la latitude du lac Iro où ceux qui étaient partis les derniers passèrent l'hivernage 1984. L'aggravation de la sécheresse obligea de nombreux groupes à faire des choix délicats et risqués. Ceux qui ne possédaient plus que des effectifs réduits d'animaux essayèrent de se maintenir au niveau des 10^e et 11^e parallèles où les grands effectifs de bovins semblaient s'être concentrés. En revanche, les éleveurs qui avaient encore d'importants troupeaux passaient la frontière centrafricaine.

Guère plus au nord, les éleveurs de chameaux des préfectures sahéliennes paraissaient s'être stabilisés, à la même époque, à Dourbali, Massénya, Melfi et Haraze. Ces localités n'avaient jamais assisté, de mémoire d'homme, à la descente de ces grands ruminants.

Nous sommes confus, à la fin de ce commentaire, d'omettre les sédentaires du pays Bilala, Konka, Kanembou et Hadjérai pour lesquels nous ne disposons d'aucune information.

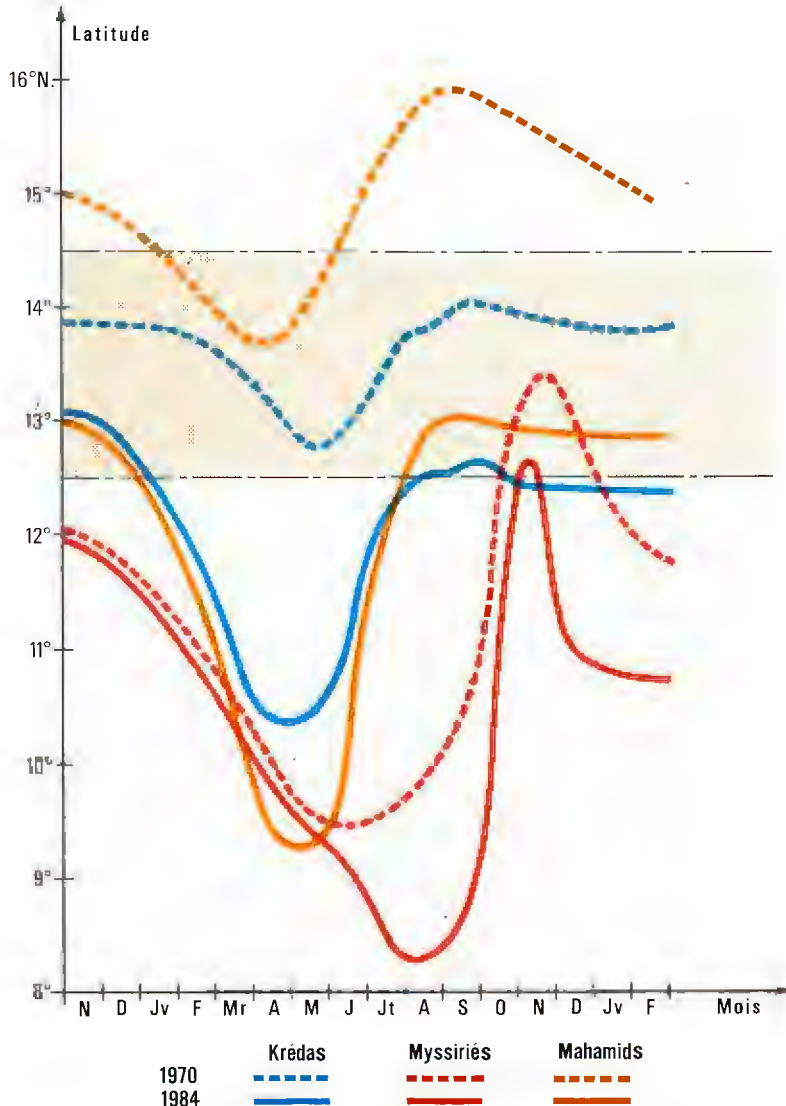


Fig. 6 - AMPLITUDES SUPPOSÉES DES MOUVEMENTS PASTORAUX - (En 1984 - 1985)

BIBLIOGRAPHIE

1. **Arbaumont J.** – Le Tibesti et le domaine Téda-Daza. Bull. IFAN, Sér. B, 1951, **16** (3-4) : 225-306.
2. **Carbou H.** – La région du Tchad et du Ouaddaï.
3. **Chapelle J.** – Nomades noirs du Sahara. Paris, PLON, 1957. 449 p.
4. **Clanet J.-C.** – Les éleveurs de l'ouest tchadien. Thèse de 3^e cycle, Univ. Rouen, 1975. 268 p.
5. **Clanet J.-C.** – L'insertion des aires pastorales dans les zones sédentaires du Tchad central. Bordeaux, COM, 1982 (35) : 206-227.
6. **Courtecuisse L.** – Les Arabes Mahamid du district de Biltine. Paris, CHEAM, N'Djaména, Arch. nat. tchadiennes, 1950, **118** : 76-104.
7. **Gilg J.-P.** – Mobilité pastorale au Tchad occidental et central. Cah. Ét. Afric., 1963, **12** (3) : 491-510.
8. **Le Rouvreur A.** – Sahéliens et Sahariens du Tchad. Paris, Berger-Levrault, 1962. 467 p.
9. **Zeltner J.-C.** – Histoire des Arabes sur les rives du Tchad. Annal. Univ. Abidjan, 1970, sér. F, **2** (2) : 109-237.